

## 3<sup>e</sup> Festival international du film sur l'Art 17-22 avril 1984

Léo Bonneville

---

Number 117, July 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50898ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Bonneville, L. (1984). Review of [3<sup>e</sup> Festival international du film sur l'Art : 17-22 avril 1984]. *Séquences*, (117), 21–22.

## 3e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART

17-22 avril 1984



Pendant près d'une semaine, les amis de l'art ont pu voir soixante-seize films projetés au 3e Festival du film sur l'art. Toutefois, on peut se demander si le choix de la « semaine sainte » favorise une telle manifestation. De plus, plusieurs films n'étaient projetés qu'une seule fois. Il devient alors difficile de s'immobiliser à la Cinémathèque québécoise pour assister à tous les films. Cependant, j'ai pu voir une quarantaine de films qui me permettent d'avoir une bonne idée de la variété des oeuvres présentées.

Tout d'abord, le Festival a rendu hommage à Carlos Vilardebo qui a présidé le jury. *La Petite Cuillère* et *Une Statuette* révèlent le talent d'observateur et le sens du mouvement d'un artiste qui nous fait pénétrer dans l'âme

des choses. Jamais les mots de Lamartine n'auront paru plus vrais: « Objets inanimés, avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer? ». Le poète Carlos Vilardebo est un authentique *animateur*. Parmi les objets inanimés qui prennent vie devant nos yeux, il faut signaler *Ballet robotique* de Bob Rogers. Dans des mouvements parfaitement agencés, des robots travaillent sur une chaîne de montage et composent minutieusement des figures, grâce à d'habiles ralentis qui domestiquent des monstres d'acier. C'est également de la matière que manipule Roland Roure (*Roland Roure, constructeur de machines ludiques* de Deidi von Schawen et François Vie). Utilisant de simples fils de fer, il parvient à animer différentes formes de machines — qui sont des jeux (d'enfants!) — et à les faire mouvoir avec élégance.

Il était normal que la peinture ait une place prépondérante dans ce festival. Il faut louer le travail monacal effectué pour restaurer avec une infinie délicatesse la Cène de Léonard de Vinci (*The Restoration of the Last Supper*). Anne Zanoli nous fait connaître les techniques modernes et efficaces employées pour la restauration d'une fresque. Que dire du film consacré à Tintoret (*Le Tintoret d'après Jean-Paul Sartre ou La Déchirure jaune*)? Didier Baussi nous a montré comment le rival du Titien savait peindre avec une puissance étonnante des oeuvres qui annoncent le déclin d'un monde orgueilleux. Cette déchirure jaune, elle apparaît au sommet d'une croix qui fend pour ainsi dire la toile. Il faudrait parler aussi de Manet dont deux films (*L'Affaire Manet* de Jean Aurel et *Edouard Manet: Painter of Modern Life* de Judy Wechsler) nous rappellent les audaces de l'impressionnisme, à la fin du siècle dernier.

J'en viens à la peinture moderne. Plusieurs films nous ont montré des peintres de notre temps en train de travailler avec une ferveur soutenue. Quel peintre merveilleux et humble que ce Joan Miro (*Joan Miro: musique muette* de Gérard Patris). Le film, tourné à peine neuf mois avant sa mort, nous révèle un artiste au sommet de sa vie et de son art. Avec quelle simplicité, il nous parle de ses contacts avec les surréalistes et de son élan vers la création. Il faut en dire autant du flamand James Ensor

(*L'Art visionnaire de James Ensor*). Marc Ghens nous présente cet univers grouillant qui atteint le délire et où le burlesque trahit une imagination débridée. Quand on passe chez de Kooning (*Art Is a Way of Living: Willem de Kooning 1984* de Erwin Leiser), la fougue prend la relève et la sensualité, le déchaînement s'en donnent à coeur joie. Soudain s'intègre étonnamment le rose tendre quand ce n'est pas le jaune safran. Nous restons en Amérique avec Jackson Pollock (*Jackson Pollock: Portrait d'Amanda Pope*) qui, par l'action painting arrive à exprimer des sensations picturales où l'oeil du spectateur n'a pas à se river en un centre, mais s'abîme sur une immense surface entremêlée de couleurs grossièrement projetées. Ces gestes violents sont à l'opposé de ceux du Français Jean Miotte (*Espace secret: Jean Miotte de Gérard Langevine*) qui prend son envol, au rythme gracieux du ralenti, pour venir toucher sa toile et harmoniser des variations sensibles. Artiste traduisant le bonheur de peindre, quand la surface s'illumine d'un coup de pinceau mystérieusement appliqué. Cet excentrique bondissant est tout à l'opposé de ce jeune paysan Viorel Cristea qui, avec une naïveté sympathique et une simplicité franciscaine, s'adonne à la peinture pour exprimer la nature dans toute sa candeur et sa fraîcheur. Vraiment Mirel Iliescu a su, avec *Le Calme de la peinture*, nous montrer un être timide attentif à saisir le monde et à le traduire en couleurs. Ce modeste artisan rejoint cette « vieille dame indigne » qu'est Paraskeva Clark faisant preuve d'une sagesse étincelante. À plus de 80 ans, on la voit parcourir, avec un désintéressement spontané, une galerie où ses oeuvres sont exposées. Quelle moue n'affecte-t-elle pas quand, devant elle, on parle de création! Mais pour qui donc ces gens se prennent-ils? Pour Dieu? Cette femme lucide se contente d'être un artisan modeste qui renvoie, dans ses tableaux, ce que la nature lui offre. Étonnante Canadienne que cette Paraskeva Clark que Gail Singer nous fait aimer et admirer dans *Portrait of the Artist as an Old Lady: Paraskeva Clark*. Pour combler les spectateurs, George Costakis (*Costakis, the Collector* de Barrie Gavin) nous présente sa brillante collection d'Avant-garde russe. Que d'oeuvres incomparables on trouve dans cet ensemble où chaque document est une pièce d'art! L'oeil se rassasie à contempler des tableaux et des objets d'une valeur inestimable que cet ancien employé à l'ambassade du Canada à Moscou a rassemblés avec ferveur.

Je m'en voudrais de ne pas dire quelques mots de Victor Bourgeau (*Victor Bourgeau, architecte, 1809-1888*,

de François Brault et Yvon Provost). Cet architecte, malgré une mince instruction, a pu développer ses talents de constructeur d'une façon ingénieuse. On lui doit de nombreux édifices et particulièrement des églises dont il fut le maître d'oeuvre incontesté. Travailleur acharné, artisan appliqué, il a donné des oeuvres qui constituent un patrimoine québécois précieux.

Bien que l'on retrouve un fond musical dans presque tous les films sur l'art, deux longs métrages mettent en évidence la muse Euterpe. Avec *The Weavers: Wasn't That a Time*, Jim Brown nous présente un quatuor folklorique qui a su enthousiasmer des foules considérables et dont les compositions et les tournées ont répandu la renommée dans toute l'Amérique. Quoique l'un d'eux soit amputé des jambes, on le retrouve avec ses collègues dans un grand concert d'adieu à Carnegie Hall à New York. Grâce à son sourire, à son humour, il parvient à communiquer sa joie de vivre non seulement à ses musiciens mais également à l'auditoire qui « en redemande sans cesse ». Spectacle qui prouve que le chant populaire garde une place de choix dans l'âme d'un peuple. On est loin d'Isaac Stern qui parcourt la République Populaire de Chine. *From Mao to Mozart: Isaac Stern in China* de Murray Lerner nous apprend comment un grand artiste arrive à communiquer son art à de jeunes Chinois et Chinoises qui, avec une attention soutenue et une application exemplaire, suivent fidèlement les leçons du Maître. Quelle joie quand ces nouveaux artistes initiés à l'art musical occidental parviennent à donner des concerts qui sont, pour eux, comme une victoire suprême! Et dire qu'il fallait le Festival international des films sur l'art 1984 pour faire découvrir ce film que j'avais eu le bonheur de voir et d'admirer à Cannes, en 1981. Quand donc nos distributeurs s'aviseront-ils de nous donner des oeuvres de cette qualité?

Cet aperçu de ce 3e Festival international des films sur l'art doit laisser soupçonner au lecteur la qualité de oeuvres présentées et devrait l'inviter, l'an prochain, à se déplacer pour aller découvrir des films que malheureusement il n'aura pas l'occasion de voir ailleurs. Que la direction du Festival continue dans cette voie et qu'elle fournisse l'occasion à plus de gens de pouvoir participer à cette manifestation unique. Quant au palmarès, qu'importe. Ce sont toutes les oeuvres présentées qui méritent notre attention.

Léo Bonneville